

Bouaziz Ait Driss

Les meilleurs d'entre nous



AUTOÉDITION - ✕ -

Bouaziz Ait Driss

Les meilleurs d'entre nous

Nouvelle

AUTOÉDITION - ✂ -

Mentions Légales

© 2025 Bouaziz Ait Driss

Tous droits réservés.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou utilisée sous quelque forme que ce soit sans l'autorisation écrite de l'auteur, sauf dans le cas d'une critique ou d'une citation.

Illustrations : Bouaziz Ait Driss

Autoédition - ✖ -

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2025

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada, 2025

ISBN 978-2-9823384-2-5 (relié)

ISBN 978-2-9823384-3-2 (PDF)

Prix :

*À la mémoire de celles et ceux qui luttent
pour les libertés humaines.*

Le sage a dit : « Une personne nous a quittés, mais elle est toujours parmi nous, une autre est toujours parmi nous, mais elle est inexistante. » Les esprits des personnes attachantes restent éternels parmi nous à tel point qu'on oublie qu'elles ont disparu. On serait tenté de croire que les bonnes personnes sont souvent celles qui subissent les difficultés de la vie au point de la perdre. L'être humain est vulnérable, il est tout le temps soumis aux épreuves. Parmi ces êtres, certains mènent, d'autres sont menés et d'autres ne se rendent même pas compte qu'il se passe quelque chose. Les

personnages dont le leadership est fort sont ceux qui agissent le plus et sont de facto les plus exposés aux aléas, aux contradictions donc aux confrontations face à leurs semblables.

Les peuples s'affrontent à travers leurs idées, mais l'arrogance de l'ego pousse parfois à commettre les actes les plus ignobles, dans l'unique dessein d'asservir ceux qui diffèrent d'eux et les étrangers à leur tribu. C'est ainsi que des peuples ont envahi d'autres peuples et ont tenté de les asservir. Les conquérants de diverses origines ont occupé l'Algérie depuis plusieurs siècles. Ils se sont succédé les uns après les autres dans l'unique objectif de dépouiller les peuples conquis. La dernière qui a frappé l'Algérie est l'occupation française, à la suite de celle des Turcs. Ces derniers n'ont rien fait pour défendre l'Algérie d'une colonisation cruelle. Eux-mêmes, étrangers et spoliateurs des peuples, ont préservé leur vie grâce à une entente de défection. Cet accord leur avait permis une sortie salubre, accompagnés de leurs proches. Ils étaient chargés de richesses compensatoires, puisées à directement dans les avoirs des populations assujetties.

Ainsi commençait une ère nouvelle sous le joug français dont la férocité s'est exprimée dès les

premiers moments de l'occupation d'Alger. Le saccage de la ville, la confiscation des biens et des terres s'est fait sur un lit de victimes sacrifiées en exemple pour mater toute tentative de révolte. La soumission des peuples algériens s'est poursuivie de manière méthodique sur l'ensemble du territoire sans discrimination. La barbarie avec laquelle les troupes coloniales avaient traité les populations variait proportionnellement au degré d'opposition rencontré. Très tôt déjà, la Kabylie avait payé le prix fort pour s'être soulevée contre l'avancée d'une armée professionnelle décidée à tout anéantir sur son passage.

Le plan du Maréchal Clauzel contenu dans son rapport « Nouvelles d'observations sur la colonisation d'Alger » est éloquent à l'effet des intentions de soumettre les populations et d'occuper le territoire algérien aux quatre coins cardinaux. Ce plan méthodique n'offrait de choix qu'à la soumission ou l'évacuation des terres au profit des nouveaux occupants venus replonger le peuple dans une énième oppression. Dans son rapport, le maréchal avait sollicité Desfontaines pour l'instruire de sa connaissance de l'Algérie. Il lui posait la question : « Le caractère des habitants vous semble-t-il tel qu'aucun rapprochement

ultérieur ne soit possible entre eux (population algérienne) et des colons, et qu'il faille de toute nécessité les détruire pour occuper le sol ? » Desfontaines répond sans équivoque : « Cette question est pour moi embarrassante. Je pense néanmoins que plusieurs tribus d'Arabes, qui habitent des contrées fertiles, pourraient s'accoutumer et même se soumettre au Gouvernement français, comme ils s'étaient soumis à la domination des Turcs, et sous un chef habile tel que vous, Monsieur le Maréchal, qui les traiterait avec humanité et justice, en respectant leur croyance et leurs usages. Ils seraient plus heureux qu'ils ne l'étaient sous l'empire tyrannique d'Alger, et ils ne tarderaient pas à en sentir la différence. Quant aux Cabiles [Kabyles] qui habitent des montagnes inaccessibles, et que la régence d'Alger n'avait jamais soumis, il serait très difficile de s'en rendre maître, mais avant qu'on parvînt à les soumettre, on pourrait peut-être se rapprocher d'eux par des intérêts de commerce. » La population kabyle engagée dans la défense de sa souveraineté territoriale fut décimée puis assujettie comme le reste des populations du territoire algérien. Des générations se sont battues par vagues successives pour se libérer du joug

colonial qui les opprimait jusque dans leurs demeures. La complicité d'une partie des populations avait facilité l'emprise sur le peuple. Elle avait rendu difficile le combat mené contre l'envahisseur venu remplacer son prédécesseur. Les raisons qui ont poussé à la collaboration sont nombreuses, notamment les rivalités intestines tribales et les conditions dures de vie, surtout en milieu montagneux. Sans entrer dans le fond de ces motivations, il serait pertinent de rappeler la lutte implacable menée contre un environnement rigoureux pour la survie. Ces conditions sont hostiles à l'homme, à la faune et à la flore, où la graine peine à germer en quantité suffisante. Les plus aguerris dans l'âme ne pouvaient pas accepter l'invasion territoriale et morale, contrairement à certains, plus enclins à accommoder la domination pour sauver leurs peaux.

Les meilleurs d'entre nous avaient compris l'importance de faire barrage à toute forme de soumission. Avant les Français, ce fut les Turcs. C'est ainsi que nos arrière-grands-parents se sont mobilisés et ont fait don de soi pour lutter contre les incursions de l'armée française. Ils ont combattu vaillamment aux côtés de leaders tels que Fadhma Nsoumer ou cheikh Aheddad. Comme

à l'accoutumée, le peuple a été confronté à des événements qui lui ont valu une saignée dans sa population active. La déferlante française s'est abattue sur cette pauvre région aux moyens rudimentaires qui avait de la peine à satisfaire à ses besoins les plus basiques.

L'envahisseur s'enorgueillait d'apporter la civilisation aux indigènes sauvages et incultes. Les irréductibles parmi ces colons voulaient l'asservissement éternel des soumis. Les routes qu'ils avaient ouvertes vers les contrées les plus inaccessibles avaient pour objectif d'accéder aux ressources et à la collecte de l'impôt. Les dividendes espérés étaient au profit du pouvoir central et de la métropole, sans aucun retour possible aux populations usurpées. Les populations autochtones sont uniquement bonnes au sacrifice requis par l'empire esclavagiste. Ces hommes et ces femmes ne sont pas jugés aptes au développement, pour de meilleures conditions de vie, l'émancipation intellectuelle, l'accès à l'égalité universelle, pourtant enchâssée dans les chartes de l'opprimeur. L'indigène est né pour servir le maître, à faire les sales besognes sans jamais espérer, pour l'écrasante majorité, le statut d'évolué. Les hommes et les femmes libres de ces

montagnes austères n'envisageaient pas d'admettre une situation plus qu'intolérable. Les exactions répétées et la discrimination subies ont vite conduit le peuple à réaliser l'issue forcée de son destin. Cette population vaillante a suivi son instinct de se prendre en main afin d'infléchir la trajectoire du devenir auquel l'étranger voulait l'astreindre. Les meilleurs d'entre nous étaient les plus vénérables tant ils ne pouvaient pas endurer la tyrannie du colonisateur. Les plus braves constituaient le fer de lance du soulèvement et de la contestation contre la soumission et l'avilissement imposés. Ces leaders naturels avaient à cœur la dignité des leurs qu'ils exprimaient dans leur bienveillance envers les leurs et les combats quotidiens qu'ils menaient contre l'injustice. Il n'y a quasiment aucun foyer, sur ces montagnes, d'épargné dans la lutte féroce engagée contre la France, dans le dernier épisode de l'occupation. Les familles, les quartiers, les villages et les tribus ont tous subi leur part de sacrifice. Les victimes se dénombrent par centaines de milliers. Il n'existe, pratiquement, aucune famille qui ne compte pas au moins un proche disparu dans les combats et les exactions imposés par la puissance de feu française.

Pour le contemporain qui n'a pas vécu les événements de la guerre de libération algérienne, seuls les noms des valeureux fils du peuple continuent de résonner. À l'image de tous ceux qui ont fait vœu de sacrifice, les Mokrane Oumokhtar, Azouaou Ait Dris, Mohamed Ait Dris et Larbi Ait Dris étaient des hommes de principes partis à la fleur de l'âge. Ils représentent des meurtrissures infligées à la chaire de chaque membre de leurs familles proches ou éloignées.

Ils étaient des citoyens issus du tissu social profond du pays. Ils ne tiraient profit d'aucun privilège ou faveur. Ils gagnaient leurs vies comme tous les prolétaires du bled. Ils se battaient pour subsister et aidaient les démunis lorsqu'ils en avaient les moyens. Ils s'étaient engagés à libérer le territoire algérien de la colonisation, quelle qu'elle soit. Ils avaient livré un combat dans divers coins d'Algérie et avaient transporté la rébellion jusque dans la métropole française à l'instar de Larbi. Mokrane a porté la révolte dans l'Ouest algérien et dans la région kabyle. Mohamed avait commandé le combat dans son pays natal des montagnes ancestrales du Djurdjura et Azouaou avait occupé un rôle important en pays chaoui dans les Aurès, dans l'Est algérien. Tous étaient connus

comme des hommes à principes, emprunts de bienveillance pour les leurs et durs envers le colonialiste condescendant. Leurs mères ont pleuré de chaudes larmes mêlées de sang et de douleur. Le feu assassin de la déferlante française les avait emportés tour à tour entre 1954 et 1962. Mokrane versait dans le commerce avant le déclenchement de la guerre de libération. Il était exilé du pays kabyle pour s'établir à Mendes au sud-ouest de Relizane. Les montagnes kabyles ont produit des valeurs humaines, mais la terre offre un rendement agricole chiche. Les populations peinaient à survivre lorsque la taxation leur laissait quelques miettes des maigres récoltes de figues, d'huile d'olive ou de quelques céréales. Tout le monde se rappelle des moments où les caïds faisaient la tournée dans les hameaux perchés sur des rochers incultes. Ils venaient vérifier l'état des vivres dans les silos à grains ; pas pour s'enquérir du bien-être de la population, mais à des fins de délation pour lever l'impôt. Les plus futés des villageois dissimulaient le peu qu'ils avaient pour se soustraire à la taxation injuste. Les plus vieux racontent que ces caïds s'invitaient à même la maison pour tâter les bouches d'accès de ces silos et laisser échapper leur contenu. Ils ne manquaient

pas non plus de visiter les étables pour dresser l'inventaire des bêtes entretenues. Une fois le constat établi, la décision tombait tel un couperet pour annoncer les redevances à honorer sous peine de représailles administratives. L'adage dit : l'état est comme le bon Dieu et l'impôt comme la mort ; personne ne peut s'y soustraire. Les caïds ne manquaient pas de prélever une quote-part du butin pour garnir leurs réserves et entretenir leur confort relatif. Ces gestes empreints d'oppression et de condescendance ne faisaient qu'exacerber le ressentiment du peuple envers l'envahisseur et ses vassaux.

Mokrane et ses trois frères tenaient deux magasins de tissus dans cette localité de l'ouest où était établie une communauté kabyle relativement nombreuse. Mokrane avait coutume de se réunir régulièrement avec certains de ses compatriotes activistes pour discuter de la politique et du sort probable de leur pays confisqué. Ils ne manquaient pas de passer en revue leur condition et celle de leurs semblables ; les indigènes. Ils notaient la discrimination infligée à ce peuple valeureux qui souffrait dans le silence lorsque des colons cyniques buvaient sa sueur et suçaient la sève du pays. L'excès d'injustices commandait de se

prendre en main et de décider du destin commun. Le plus jeune de ses frères, à la fin de l'adolescence, prêtait une oreille discrète à ce qui se disait. Un jour, il s'est adressé à un des activistes pour lui demander : « Alors, à quand le déclenchement de la guerre ? Comment ? » répondit l'activiste. Vous, vous devez étudier, car vous êtes les futurs cadres de l'Algérie indépendante, conclut-il. »

Mokrane rendait visite souvent à sa mère restée parmi les siens au village. Il en profitait pour remplir son camion de vivres qu'il vendait dans son pays natal. Son immense bonté ne le laissait pas indifférent face à la détresse des plus démunis. Il faisait usage de son altruisme pour offrir quelques victuailles à ceux et celles qui manquaient de quoi s'acheter quelques produits de base. Il montrait une grande générosité et un sens du devoir envers sa mère, ses frères et ses sœurs. Il était l'aîné et se sentait investi d'une responsabilité paternelle à la suite du décès de son père. Malgré cela, il avait fait vœu d'affirmation totale envers son pays. Il avait, comme tant d'autres, la ferme conviction que son pays, l'Algérie finirait par se libérer si le peuple se lançait dans la voie de la lutte armée.

À l'aube du déclenchement de la guerre d'Algérie, Mokrane rendit visite à sa mère et lui annonça sa

décision de s'engager dans le conflit contre l'occupant français. Sa pauvre mère reçut la nouvelle comme un tremblement de terre. Elle savait que la voie périlleuse choisie par son fils était très dangereuse ; elle avait compris qu'elle risquait, très probablement, de le perdre dans le combat. Le père de Mokrane, natif du siècle de l'invasion, racontait l'histoire des blessures subies durant les expéditions françaises ; elles sont restées toujours vives dans les esprits des populations kabyles. Sa mère ne voulait pas se résoudre à cette nouvelle. Elle versait de chaudes larmes alors qu'elle se dirigeait vers l'entrée de sa modeste demeure. Elle s'est adressée à lui : « Mokrane, mon fils, tu as pris l'engagement de livrer bataille à la France pour nous libérer de son joug. Si tel est ton choix, moi je vais battre mon sentiment pour toi pour t'oublier à jamais. » Elle s'était mise à marteler ses poings l'un contre l'autre sur le pas de la porte pour simuler son foie. Ce foie est l'inconsolable centre de l'amour maternel d'une mère pour ses enfants. Dans ses premières actions de combat, Mokrane avait perpétré une attaque contre un lieutenant de l'armée française. À la suite de l'attentat, les soldats mercenaires avaient entrepris une vaste opération de recherche de

Mokrane et de ses frères les plus âgés. Ces derniers avaient quitté la région de Mendes pour se réfugier dans leur région natale. Les militaires français s'étaient acharnés sur le jeune frère pour le questionner. Ils ont opéré des descentes à leurs magasins et ont détérioré leurs marchandises sous prétexte de fouilles d'armement quelconque. Mokrane, en fuite dans le maquis de sa région, s'était fait repérer par les indicateurs. Il sentait la gravité de la situation et le défi quasi impossible de se maintenir dans ce secteur. Il rendit visite à sa sœur mariée au village voisin pour la voir, une ultime fois. Elle se souvient toujours de son grand frère chéri, le bon, le bienveillant, son protecteur qui lui avait rendu visite un soir maudit. Il avait, au préalable, pris attache avec le chef militaire du Front de Libération Nationale de cette zone pour lui demander une sortie vers une région alternative où il continuerait le combat. Il essuya un refus pour une mutation immédiate. Il devait patienter et voir venir. Mokrane comprit que ses jours étaient comptés. Durant son passage chez sa frangine, il s'est adressé à elle : « Ma chère sœur, je suis venu te voir. Je pars. Sois courageuse et ne prononce plus jamais mon nom. » Les yeux en larmes, elle le regardait tendrement et lui répondit : « Ne dis pas

ça, mon frère. Fais attention à toi et que Dieu te protège. » Elle revoit toujours, dans une grande émotion, le visage de son frère exténué et usé par la traque qu'il subissait. Elle se rappelle encore ses lèvres sèches et décolorées qui en disaient long sur ce qu'il endurait. Dissimulé sous sa cachabia, il disparut dans l'ombre de ce triste soir pour ne plus le revoir vivant. Il se faufila dans les buissons vers l'ouest, sur le chemin menant vers la petite rivière qui sépare leurs deux villages.

Deux jours plus tard, une vaste opération de ratissage était déclenchée dans la localité dite Izberbouren sur le versant est du village de Mokrane. Les balles assassines de l'armée française l'avaient atteint dans ce déluge de feu. Alors que plusieurs de ses compagnons furent arrêtés, lui gisait inanimé dans le maquis exposé aux éléments de la nature. Sa sœur a eu le pressentiment que son frère avait désormais rejoint les étoiles. Un moment, elle sentait son regard tomber du firmament. Elle imaginait sa voix descendre du ciel accompagnée d'un sourire serein qui lui disait : « Ne t'inquiète pas ma sœur, car je suis bien là où je suis. Le jour viendra où mon sang versé sur la terre qui m'a vu naître sera compensé par l'accomplissement le plus

merveilleux qu'on puisse espérer, lorsque mon peuple recouvrera la liberté sur sa terre. » Sa sœur sent un réconfort mêlé à une inquiétude indéfinissable. Elle sait désormais qu'elle ne reverra plus Mokrane, vivant. Trois jours plus tard, il fut retrouvé sans vie, les armes à la main dans une clairière d'Izberbouden. Son corps a été transporté chez sa mère où sa sœur a vu sa dépouille dans la même cachabia qu'il avait portée cinq jours plus tôt lors de sa visite. Elle se rappelle l'émissaire que sa mère lui avait envoyé pour lui annoncer la catastrophe. Elle s'est précipitée, dévastée, vers son village natal. Elle avait la certitude que son frère était parmi les étoiles en regardant la dépouille de Mokrane déposée au milieu de la cour intérieure de la maison où ils sont nés. La mère de Mokrane était anéantie, ses larmes coulaient à torrent. La haine des soldats français avait atteint son paroxysme lorsqu'ils avaient commandé à la mère de Mokrane de cesser de pleurer. En réponse à leurs invectives, elle a lancé des youyous extraordinaires en répétant que son fils était mort en martyr. Exaspéré par ce spectacle, un soldat lui avait asséné des coups de crosse aux côtes jusqu'à tomber au sol. Elle était digne et courageuse en supportant la douleur des

coups, qu'elle seule ressentait. Mais la souffrance de la perte de son fils était incommensurablement plus violente que les coups reçus. Les organisateurs de la résistance algérienne locale avaient commandé d'inhumer la dépouille de Mokrane au cimetière des martyres à Tassaft Ouguemoune.

Mokrane avait laissé une jeune veuve qui s'en est retournée chez ses parents ; son confident et protecteur était parti à jamais. Depuis le décès de Mokrane, ses frères ont continué à endurer le courroux des soldats français. Les exactions de l'armée française ne laissaient plus place au commerce à ces fellagas. La faillite ne tarda pas à s'abattre sur eux au point de tout perdre. Les persécutions et les souffrances corporelles subies n'avaient pas manqué d'atteindre la santé mentale d'un de ses frères. Le souvenir de ceux qui valorisaient Mokrane est resté vif dans leurs mémoires. Lui et tous les autres martyres avaient tous sacrifié leurs vies pour libérer le peuple de la domination étrangère. Leur idéal était de réaliser le rêve de bâtir une Algérie pour tous, juste et moderne. Ils brillent pour l'éternité dans le firmament pour qu'on n'oublie pas qu'ils

demeureront pour nous les dignes meilleurs
d'entre nous.

Ô, Mokrane, mon frère chéri,
Tu es parti avant l'heure.
Tu m'as rendu visite en cette fin de journée,
Comme le soleil du soir en extinction.
Tu as emprunté les sentiers déserts
Et risqué ta vie pour moi.
Tu m'as fait tes adieux.
Je revois ton regard vide et froid,
Pourtant, il m'a réchauffé le cœur.
Tes lèvres sèches en disaient long
Sur combien tu as enduré.
Toi et tes compagnons
Dans le maquis étiez traqués
Sous le feu assassin
De l'envahisseur impitoyable.
Ton visage s'efface
Dans une nuit de terreur
Gommé de ma mémoire,
Par ta volonté de protecteur
Tu voulais bannir ton nom
Que mes lèvres ont tant chanté.
La plaie se ravive dans mon cœur blessé,
Ton départ se ressent comme un fracas

Ils ne seront jamais réconciliés.
Ta silhouette s'engouffre dans la pénombre
Des chemins du pays qui t'a vu naître.
Tu as juré liberté
Aux tiens, vivants et sacrifiés.
La déferlante civilisée
Vous avait promis une fin ;
Elle vous a torpillé
Avec la force du feu barbare
Pour arracher de vos cœurs
Cette terre plusieurs fois millénaire.
Mon âme errante te voyait
Étendu au bord du ruisseau.
Tu avais l'air endormi,
Mais ton corps inanimé
Était déjà déserté
Par ta belle âme,
Du ciel qui nous regardait.
Mon corps effondré
Ne peut soutenir ma douleur
À la vue de ton corps allongé
Dans la maison de ta mère.
N'avait-elle pas martelé
Son foie pour qu'elle t'oublie ?
Tout ceci est chimère,
Car ton regard brille encore

Dans nos cœurs,
Toi, le bienveillant,
Le protecteur.
Ta mère et nous tous,
À l'unisson,
Nous criâmes :
Vous êtes les dignes meilleurs d'entre nous !

